

que la République, en France, finit
jours par tomber dans l'imbécillité ou dans
le sang ?

GAMBETTA. — Vous serez toujours vic-
cier maître. Vous voulez ? notre répu-
blique devient scientifique. Elle met la
science avant tout, elle élève la libre pen-
sée au-dessus de toute religion, même na-
turelle, au grand désespoir de Jules Simon.

THIERS. — Une république scientifique,
quel jargon ! Parlez donc le franc langage
de vos pères et dites une république athée.
Ils promenaient la déesse Raison dans les
fêtes de Paris et de toute la France. Cela
reviendra, n'en doutez pas. Votre culte de
la libre pensée n'est jamais populaire. Il
vous faudra aussi montrer votre Déesse en
clair et en os. Vos républicains appren-
nent à ce peuple à cracher sur le Dieu du
Calvaire, comme ses bourgeois. Ils lui fe-
ront saluer une déesse du Cirque. Pauvre
France ! pauvre peuple ! pauvres enfants !
Mon Dieu, je vous remercie à genoux de
m'avoir épargné ce spectacle et je demande
pardon à mon pays d'avoir été le parrain
d'une pareille république.

GAMBETTA. — Il paraît que, si l'on perd
la voix dans le royaume des ombres, on y
gagne toute sa verve et même toutes ses
colères.

THIERS. — Comment voulez-vous que de
pareilles inepties ne fassent pas bondir ?
Les plus sages d'entre nous n'y tiendraient
pas. Ah ! ne regrettez pas la vie, jeune
homme. Laissez-moi vous dire que vous
avez même trop vécu pour votre gloire.
Mais je ne veux pas vous priver plus
longtemps du plaisir d'embrasser vos
amis.

GAMBETTA. — Oh faut-il diriger mes pas
pour les retrouver ?

THIERS. — Les voici tout près de nous
dans cette aile obscure où ils promènent,
les uns leur hameçon farouche, les autres
leur monotone rêverie. Voyez-vous cet
homme noir qui conspire contre Pluton ?
C'est Blanqui qui vous avez rendu, par
votre très inopportune amnésie, à ses con-
citoyens pas satisfaits de la revoir.

GAMBETTA. — Ah oui, il m'en est bien
recompensé ! Mais quelles sont ces ombres
sombres qui ont l'air de porter le deuil de
la République ?

THIERS. — C'est Lamennais, Ledru Rol-
lin, Barbès, Louis Blanc, qui ne peuvent se
consoler de leurs aspirations déçues. Aussi
parquent-ils leurs regards sur le sens com-
mun ? Voyez-vous deux frères jumeaux qui
ne se quittent point et ne parlent plus qu'en
vers byblinins ? C'est Michelet et Quinet,
deux poètes en prose. M'ont-ils agacé les
nervis de leur vibrant avec leur façon d'écrire
l'histoire ! Et, dans ce grand vieillard, de
haute allure, qui ne semble pas toucher le
sol, toujours prêt à s'enlever dans les nues,
reconnaissez-vous Lamartine, ce poète en-
nuyé qui a fait, pour se distraire, une révo-
lution avec ce bon peuple de Paris. N'allez-
vous pas les rejoindre.

GAMBETTA. — Ma foi, je n'en ai qu'une
médiocre envie. Au fait, qu'ai-je de com-
mun avec tout ce monde-là, moi classique,
conservateur, autoritaire au fond, sous ma
peau de révolutionnaire, de factieux, comme
dit ce sournois de Grévy ? Pourquoi ne
resterais-je pas près de vous ? Nous nous
entendions déjà si bien là-bas, ici, du
moins, on a du bon sens, avec plus d'esprit
qu'ailleurs.

THIERS. — J'en serais très heureux, mon
jeune ami ; mais, j'ai autour de moi toute
une société de réactionnaires, où je crain-
drais que votre conscience républicaine ne
fût pas à l'aise. Et puis, dois-je vous avouer
que j'y ai déjà fait ma confession ? Ce sont
vos amis qui m'ont converti, bien plus que
les doctes leçons de Guizot. Il est vrai que
vous rencontrerez plus d'un républicain
désabusé, sans compter votre ami Laurier
qui avait déjà passé à l'ennemi là-bas. Re-
gardez Lambert tout à côté du sage et bon
Ledru. Il vous a été encore plus désagré-
able qu'à moi de vivre vivant ; mais nous
étions nos princes. Si j'en ai fait un am-
bassadeur, vous en avez fait un sénateur.
Il est devenu tout à fait des nôtres, comme
le philosophe.

GAMBETTA. — Ce que c'est que de chan-
ger d'air. Je me sens tout autre dans la
une et légère atmosphère où je viens d'en-
trer. J'ai vécu dans une vraie jacobinerie.
A force d'entendre répéter les mêmes cho-
ses sur tous les tons, on finit par y croire,
surtout quand on n'a pas beaucoup lu de
grands livres. Ne m'avait-on pas dit qu'Au-
guste Comte est le premier philosophe de
notre siècle ? Et puis j'ai été tant adulé,
tant loué, tant célébré que j'en suis arrivé
à l'infatuation. Du vivant on a fait un héros,
un grand homme. Da mort on a presque
fait un Dieu, tant les diatribes tournaient
à l'apothéose. On m'a fait des funé-
railles plus belles que les vôtres. Le canon
des invalides a failli me réveiller, tant il
tonnait fort. J'ai besoin d'entendre la
vérité pour ne retrouver dans mes jus-
tes proportions. Vous referrez mon éduca-
tion.

THIERS. — Voici mes amis qui viennent
à nous. Vous allez rencontrer Berryer dont
vous entendrez encore la magnifique pa-
role, Dupin toujours mordant, de Broglie
astute, Guizot magistral, l'assy-tote, Rossi
triste, Barrot solennel, Montalembert
toujours bouillant, Vitet brave, Rémusat
spirituel, Dufaure éloquent, bien qu'en-
cor nasillant. Considérez-les mieux que jamais
la langue de Platon. Vous aurez moins de

dire que je suis toujours bavard. C'est
pour cela qu'il on fait cercle autour de
moi, comme dans mon salon de la place
Saint-Georges. Je raconte mes Mémoires,
quand je ne parle pas guerre ou finances.

GAMBETTA. — Vous voulez donc bien
m'introduire dans votre noble compagnie ?
J'ai désiré en être de mon vivant. Mais au-
rait-elle commencé mon éducation là-bas. Mais
vous verrez que vous serez content de moi.
Je laisserai vos amis parler tout à leur aise
de Dieu que je n'ai jamais renoué, malgré
les leçons de nos savants. Ah ! comme je
saluerais leur roi de bon cœur, s'il devait
nous rendre nos provinces perdues ! Je ne
les fatiguerais point de mes professions de
foi républicaines. Je ne leur demande
qu'une permission : c'est de parler de la
vanité de temps en temps. Sur cette ques-
tion-là, on ne me fera jamais taire.

THIERS. — Soyez tranquille. Votre patri-
otisme trouvera ici plus d'écho que dans
le Parlement de là-bas. On ira cercle
aussi autour de vous, quand vous nous
parlerez de votre jeune armée. Ah ! mes
vieux soldats ! qui nous rendra nos vieux
soldats de Crimée et d'Italie ! Mais qui
donc aperçoit-je sautant de la barque de
Caron pour monter vers nous ?

GAMBETTA. — Vous ne reconnaissez pas
Chazy ? Quelle mine va-t-il vous faire, s'il
se souvient de votre virulente apostrophe ?
THIERS. — Encore une parole que je re-
grette. J'ai toujours été trop vir ; c'est ce
qui m'a perdu. Mais aussi pourquoi ces
généraux venaient-ils me chanter la guerre,
quand la paix était notre unique salut ?
Ils devaient pourtant savoir que j'ai pleuré
ou le signant. Je ferai mes excuses à celui
ci que j'estime et que j'honore, et je suis sûr
que lui aussi sera des nôtres, avec non fi-
dèle Saint-Hilaire et mon cher Simon qui
brûlent du désir de venir nous retrouver,
tant ils s'ennuient à cette Chambre de ré-
sistance où l'on ne résiste jamais ! A nous
trois, nous parlerons surtout de guerre et
de diplomatie. Si nous pouvions trouver
quelque bon tour à jouer à M. de Moitte
ou à M. de Bismarck, nous tâcherions d'en
faire informer votre gouvernement républicain
qui a tant besoin de conseils.

M. VACHEROT.

« Et ce mal s'étend, et ce péché devient le
péché de la France. L'Église a des promesses
d'alternat mais nous n'avons nous ?... Voyez
ce qui se passe. Tout ce remue-tout s'agit d'un
doute irrémédiable. Notre vie de peuple est
livrée aux essais et aux expériences, comme ces
vies de vil prix qu'on sacrifie aux progrès des
sciences. Après une révolution, une autre révo-
lution ; après un système, un nouveau système ;
et l'on entend plus que le bruit des ardeutes
cupides qui s'entrechoquent, et l'on ne voit
plus que le flux et le reflux des ambitions qui
se poussent. La confusion est dans les esprits et
le trouble dans les conseils, la guerre dans la
paix, la misère au sein de l'abondance, la souff-
rance dans les plaisirs, la déception dans les
bonheurs. C'est une décadence sans fin, c'est un
déplacement sans remède. Patriotisme, esprit
national, besoin des mœurs et des caractères,
noblesse des âmes, loyauté, désintéressement,
virtus publiques et privées, tout paraît, tout
nous manque à la fois. Ah ! Bossuet, ce grand
politique, le dit : c'est qu'il y a au-dessus des
peuples, une force majeure, un conseil plus
haut que le gouvernement des hommes, une Pro-
vidence enfin dont la règle inflexible est la fé-
licité des peuples à suivre les lois divines ou le
mépris avec lequel ils les violent. Vous nous,
N. T. O. F., nous arrêter sur cette pseudo-
statue ? Voulez-vous remonter au rang d'ou-
nômes débus ? revenons à la saine observation
du Dimanche.

« Et d'abord, le Dimanche (c'est notre
esprit national. En effet, si le Dimanche était
religieusement observé, chaque semaine, sur
tous les points de notre sol, il y aurait des cen-
tres de réunion où les habitants du même pays
se verraient, se mélangeraient, et en se voyant, se
lieraient par une association d'idées et de senti-
ment. Une fois chaque semaine et sur tous
les points de la patrie, une salutaire leçon d'é-
gauté serait donnée à tous ces citoyens réunis,
car en présence du Dieu de l'Eucharistie, comme
devant le Dieu qui nous jugea, il n'y a que la
vertu qui soit une dignité, la fidélité à observer
la loi une distinction, la sainteté une noblesse.
Une fois chaque semaine on dirait à tous ces
citoyens réunis : Vous êtes frères, pardonnez-
vous, secourez-vous, aimez-vous ; ensemble ils
prieront pour la patrie, pour la fécondité de
son sol, pour la prospérité de ses armes, pour
la chaire, l'autel deviendrait d'ardents foyers
de patriotisme. Pourquoi, N. T. O. F., ces an-
ciennes républiques d'Athènes, de Sparte, de
Rome, se sont-elles élevées à un si haut degré
de gloire ? Pourquoi ont-elles jeté d'immortelles
flamèches dans l'histoire de l'humanité ? Pourquoi,
quand on veut parler d'un peuple modeste, évo-
quer son souvenir ? C'est que, plus que tous
les autres peuples, Sparte, Athènes, Rome,
étaient des peuples religieux ; les assemblées
politiques, les réunions savantes, leurs représen-
tations de théâtre, les jeux du cirque avaient
un caractère religieux. Rien ne mêle et on rap-
proche les âmes, rien n'inspire l'amour de la
patrie comme l'acte religieux.

« Le dimanche bien observé fortifierait aussi
la famille. Cette vie à trois ou quatre, sous
le même toit, à la même table, au même foyer ;
cette vie où les âmes se pénètrent, où les cœurs
vivent d'un même amour ; cette vie si douce où
est elle ? Indépendamment des salutières

« Pourquoi tous ces malheurs publics, ces
inondations qui ravagent nos cités et nos cam-
pages, ces fléaux mystérieux qui détruisent
nos vignes et nos moissons, et que la science
pourtant si orgueilleuse de notre siècle ne peut
expliquer ? Ne voyez-vous pas avec quelle persé-
cution Dieu nous frappe dans nos intérêts maté-
riels, comme pour nous montrer que le Dieu du
dimanche est toujours le Dieu de la nature et
qu'il venge sur notre industrie son septième
jour que l'industrie a presque entièrement
abolie.

« Quelle conclusion pratique devons-nous
tirer de ces graves considérations qui assure-
ment convainquent tous les hommes sérieux ?
M. de Grévy nous a convaincus et votre vie,
S'il vous faut un appui, vous le trouverez dans
l'association : le frère aide par le frère, dit l'Espé-
rant, est comme une ville fertile. Vous
êtes ceux qui continuez vos travaux de fabri-
cation, que vous ouvrez vos magasins parce que
vous voulez et concurrent agit ainsi : de son
côté il invoque votre exemple. Entendons nous
et le mal cessera bientôt. Qu'une vaste asso-
ciation se forme entre toutes les corporations,
que tous les fabricants et manufacturiers, les
négociants, les ouvriers s'engagent à suspendre
tout travail et tout commerce le dimanche,
qu'on s'impose des lois qui mettent à ce loisir
une sanction révérende, le fabus cédant à cette
énergie menante. Votre département, qui est
à la tête de l'industrie nationale, s'honorera
sans rien perdre de sa prospérité, la France
applaudira à vos généreuses résolutions et les
imitera. La Religion et la Patrie vous confient
cette noble mission ; vous concitoyens vous at-
tendez, l'ouvrier, le pauvre ouvrier surtout ré-
pondre ses secours. Courage, Messieurs, nous
soutiendrons à vos efforts, nous les secondons
de nos vœux. Prosterne aux pieds des autels,
nous conjurons le Seigneur de vous bénir,
votre qui vous forcez les apôtres du dimanche
vous tous qui prêtent à cette œuvre la coopé-
ration d'une volonté ferme et persévérante.

C'est à vous, Messieurs, chefs de vos usines,
qui appartient de prendre l'initiative.

ALFRED,

Archevêque de Cambrai,

PAR MANDÉMENT DE SA GRANDEUR :

A. MASSART,

Chanoine, Secrétaire-général.

SÉNAT

(Service télégraphique particulier)

Séance du vendredi 26 janvier 1893

PRÉSIDENCE DE M. LE ROYER

La séance est ouverte à 3 heures.

Le régime des eaux

Le Sénat adopte la suite de la discussion du
projet de loi relatif au régime des eaux.

Les autres articles du projet sont adoptés
sans incident.

L'ensemble du projet, moins quelques arti-
cles, sont renvoyés devant la commission.
Prochaine séance est renvoyée à dem-
main.

La séance est levée.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(Service particulier)

NOUVELLES DIVERSES

La commission des prétendants

Paris, 26 janv.
M. Duclerc, quoique atteint d'un léger refroidis-
sement, dans la séance de commission de
mercredi, n'a voulu néanmoins retourner hier à
la commission ; mais, en rentrant dans son ap-
partement, il a dû saluer.

Son état est aujourd'hui amélioré, néanmoins

de Montjau serait une aggravation ; car ce
n'est pas toujours été exercé par tous les gouver-
nements.

La commission a écarté la proposition de M.
Madier de Montjau et a décidé de laisser le
droit au gouvernement d'accorder le permis de
séjour.

Après la séparation de la commission, la mi-
norité, composée de MM. Deloche, Montaud,
Martin-Feuille, Lecherbonnier, Antonin Proust
et Fabre, s'est réunie pour chercher un terrain
de transaction, et déterminer les réserves à in-
roduire dans le rapport.

Elle a résolu de déclarer qu'il valait mieux
adopter l'article 1er du gouvernement. Mais elle
croit, qu'en présence de l'émotion publique, il
n'est pas possible de retirer leurs grades aux
principes d'Orléans, par une loi écartant toute
susceptibilité.

Il y a eu de nombreuses entrevues entre les
ministres et les députés, dans la matinée.

La situation n'est pas changée.

Les députés et les ministres requièrent une
transaction sur la question de situation mili-
taire des princes.

MM. le général Billot et l'amiral Jauréguiberry s'y opposent.

Les projets de lois sur les prétendants

Les députés étaient hier en assez grand nom-
bre au Palais-Bourbon, quoiqu'il y eût pas
séance. Il semblait y avoir une détente parmi
les partisans de la proposition de loi présentée
par M. Floquet. Plusieurs députés se mon-
traient moins ardents et plus disposés à la con-
ciliation.

On croit que la déclaration adoptée par la mi-
norité de la commission servira de terrain de
transaction.

On assure qu'elle a déjà l'adhésion de huit
ministres. Seuls, le général Billot et l'amiral
Jauréguiberry s'y opposent encore.

Il est toutefois probable qu'ils consentiront à
se présenter devant la Chambre avec le reste
du cabinet ; ils ne prendront aucune part à la
discussion et si la transaction est votée, ils
l'accepteront par déférence pour le Parlement,
et par crainte de provoquer une crise ministé-
rielle.

Conseil des ministres

Un conseil des ministres a été tenu hier soir,
à 9 heures 1/2, à l'Élysée, sous la présidence de
M. J. Grévy.

Après une vive discussion, on a décidé de
s'en rapporter à la Chambre pour fixer le jour
où viendront en discussion les divers projets
déposés.

M. Fallières parlera au nom du gouverne-
ment.

La crise ministérielle

L'Agence Havas télégraphie :

« Paris, 27 janvier.

« Il n'y a rien de sérieux dans les listes ministé-
rielles publiées certains journaux, avec
M. Ferry comme président du conseil et M.
Challemet-Lacour, aux affaires étrangères. »

Les complots en province

Paris, 26 janv.
D'après les journaux de Grenoble, dans la
nuit de samedi à dimanche, plusieurs brigades
de gendarmerie auraient été sur pied, ayant
reçu l'ordre de parcourir les communes envi-
ronnantes en prévision de l'arrivée de des es-
cadrilles d'un manifeste.

La maladie de M. Duclerc

Paris, 26 janv.
Le soir annonce que la maladie de M. Du-
clerc, assez grave au début, est actuellement
enrayée par une médication énergique.

La douleur a complètement disparu. La fièvre
n'est pas retournée depuis hier. On croit que M.
Duclerc pourra se lever demain, et assister
lundi aux débats de la Chambre.

La situation

Paris, 26 janv.
La maladie de M. Duclerc va forcément re-
tarder la discussion de la loi sur les principes
et la crise est absolument certaine. La Chambre
n'a voté rien, en effet, le projet M. Billot et
l'amiral Jauréguiberry sont toujours, quoi qu'il
arrive, absolument décidés à se retirer des af-
faires.

M. Paul Drouillé

M. Drouillé, à peine rétabli, vient d'envoyer
à M. Octave Mirbeau ses lettres. Le fondateur
de la Ligue des Patriotes s'est considéré comme
offensé par un article récent où il était pris à
parti.

La candidature sénatoriale du
général Ambrert

Paris, 26 janv.
Une dépêche de Cahors annonce que le gé-
néral Ambrert pose sa candidature aux élections
sénatoriales du Lot.

C'est une candidature conservatrice.

Un duel avorté

Lyon, 26 janv.
M. Lebey, directeur de l'Agence Havas, est
arrivé hier soir, accompagné de deux de ses
amis, MM. Gaston Berardi et Henri Houssaye.
Le voyage de ces messieurs est motivé par une
information publiée mardi matin par le Nou-
velliste de Lyons, information qui se terminait
par cette phrase :

« On accuse M. E. Lebey d'avoir voulu ven-
dre son concours au duc d'Aumale. »

Le Nouvelliste de Lyons publie ce matin, à sa
première page, un démenti qui donne satisfac-
tion à M. Lebey.

Le Nouvelliste de Bordeaux ayant publié la
même alléguerie injurieuse au sujet de la même
rétractation.

MM. E. Lebey, Gaston Berardi et Henri
Houssaye sont repartis pour Paris.

Les condamnés de Lyon

Le Radical dit apprendre d'une source sûre
que contrairement à ce qui avait été annoncé,
M. Gantier a interjeté appel du jugement de
Lyon.

Il est probable que le prince Kropotkine a
également fait appel.

Crainte d'évasion des anarchistes

Lyon, 26 janv.
Une dépêche du ministre de l'Intérieur, adre-
sée au préfet du Rhône et au général Carteret-
Trécourt, commandant la subdivision militaire,
est arrivée hier soir à 6 heures. Elle enjoignait
de prendre des mesures exceptionnelles pour
prévenir l'évasion des condamnés anarchis-
tes ou un coup de main tendant à les libé-
rer.

Cette dépêche a été communiquée à onze
heures au procureur général, au procureur de
la République et au directeur de la prison
Saint-Paul et Saint-Joseph. A minuit, le poste
fut triplé, trente gardiens, de la paix en tenue
et vingt en bourgeois furent chargés de sur-
veiller les alentours. Les sentinelles reçurent
l'ordre de faire feu sur les rassemblements qui
se disperseraient pas à la première sommation.

Un service de surveillance spécial fut organi-

heures, dans la forêt de Saint-Germain. L'arme
choisie était l'épée de combat.

Les témoins de M. Scholl étaient MM. A. Ta-
vignier et Paul Robert ; ceux du docteur Fon-
tainet, MM. H. de Villers et Gustave.

A la deuxième passe, M. A. Scholl ayant blessé
son adversaire au côté droit, les témoins ont
déclaré l'honneur satisfait. M. A. Scholl a loya-
lement tendu la main à M. le docteur Fontaine.
La blessure de ce dernier est très légère.

Les visites domiciliaires en province

Poitiers, 27 janv.
Hier, au moment où le Journal de la Vienne
mettait sous presse, le gérant a reçu une assi-
gnation à comparaître devant le juge d'instruc-
tion.

Notre confrère demande malicieusement si
on le soupçonnerait d'avoir trouvé les cent
millions égarés par M. Tirard ?

La France exclue du concert Européen

Rome, 26 janv.
A la suite d'un échange d'idées entre les ca-
biets de Vienne, Rome, Berlin et St-Péters-
bourg, on croit que les quatre puissances
écrites en principe la déclaration contenue
dans la note de Lord Granville du 3 janv.

TUNISIE

Tunis, 26 janv. 7 h. s.
Le mauvais temps règne sur toute la Tunisie.
La neige, qu'on ne voit ici que bien rarement,
est fort rigoureuse et nos soldats, qui sont en
route, doivent beaucoup souffrir de ces intem-
péries.

La nuit dernière, un navire italien, chargé de
prévions pour la garnison, a été jeté à la côte
par la violence du vent et le gros temps.

Tous les torrents débordent. La Medjerda
coule à pleins bords et menace d'emporter quel-
ques uns des ponts du chemin de fer à Gardi-
nason.

Une grande partie des dissidents qui sont
encore en Tripolitaine, attendent une annonce
pour s'embarquer. Ils n'osent pas venir par voie
de terre à cause des maraudeurs qui convoitent
leurs troupeaux.

On réduit l'effectif des troupes. Neuf batail-
lons sont déjà rapatriés. On ne laissera en Tu-
nie qu'environ 20,000 hommes — chiffre bien
suffisant, étant donné la formation des compa-
gnies mixtes.

ÉTRANGER

Les villes suisses au faillite

Berne, 26 janv.
Une affaire curieuse se produit en ce moment
en Suisse. Quatre villes sont sur le point d'être
mises en faillite. Ces villes, qui sont celles de
Winterthur, dans le canton de Zurich ; de Ba-
den, de Leuzbourg et de Zolingen, dans le can-
ton d'Argovie, s'étaient engagées à fournir une
subvention de neuf millions à une Compagnie
qui devait créer un railway, dit chemin de fer
national, entre le lac Léman et le lac de Con-
stance.

Le départ de M. Brédif

Le Caire, 26 janvier.
M. Brédif a quitté le Caire aujourd'hui.
Tous les membres de la colonie française
l'ont accompagné jusqu'à la gare.

L'affaire de Cimbrina

Berlin, 26 janvier, 9 h. soir.
Les dépositions du capitaine du Sultan (na-
vire qui a eu une collision avec le Cimbrina) jus-
tifiées jusqu'à présent sa conduite, et il n'a pas
été mis en état d'arrestation.

Les journaux de Berlin réclament l'insti-
tution d'un contrôle de l'Etat sur la vitesse de la
marche des paquebots, ainsi que de nouvelles
lois sur la responsabilité des compagnies.

Entre Turcs et Monténégrins

Vienne, 26 janv.
L'occupation du territoire de Kraina, adjudé
au Monténégro par la commission de délimita-
tion des frontières turco-monténégrines, a ren-
contré une opposition armée de la part des Al-
banais. Le chef des insurgés albanais a été
arrêté hier à Kossachin par les autorités tur-
ques.

Les protégés de la Dalmatie et de l'Herzégov-
ine viennent d'adresser au prince du Monté-
négro une requête, dans laquelle ils le prient
d'intervenir auprès du gouvernement autrichien
en faveur d'une amnistie générale.

Entre le Chili et le Pérou

New-York, 26 janvier.
Une dépêche de Calamarca (Pérou) annonce
que le Congrès péruvien est résolu à entamer,
soit sous forme de concert avec la Bolivie, des
négociations avec le Chili pour arriver à la con-
clusion immédiate de la paix.

Le Congrès demande que le Pérou conserve
son indépendance et les ressources nécessaires
au rétablissement de la prospérité du pays.

Les événements d'Irlande

Dublin, 26 janvier.
Michel Davitt, Healy, membres du Parlement
et O'Quinn, secrétaire de la Land-League, per-
sistant à refuser une caution, vont subir leur
condamnation à six mois de prison.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

CONSEIL MUNICIPAL. — Contrairement à l'avis
de la Commission et sur la proposition de M.
Delebois, M. Roche, préposé en chef de l'octroi,
est autorisé, par 17 voix sur 31 votants et con-
formément à sa demande, à verser à la caisse
des retraites de la ville.

On a renvoyé au bureau de bienfaisance un
voeu favorable à la distribution à domicile du
pain et de la viande aux indigents.

M. François Delebois a lu un rapport de la
commission des eaux concluant à l'acceptation de
certaines modifications proposées par la
Société générale des eaux au cahier des charges.

Le Conseil a décidé que le rapport et le ca-
hier des charges modifié seraient autogra-
phés et distribués aux membres.

LES FUNÉRAILLES DE M. HELLER. — Les funé-
raires de M. Heller, ont eu lieu hier, à dix heures, à
l'église Notre-Dame.

La réunion, à la maison mortuaire, rue de la
Redoute, 54.

GRANDE HARMONIE. — Le grand concert d'hiver
à ses membres honoraires, aura lieu à l'Hippo-
drome, le lundi 3 février.

Cette fête sera, nous assure-t-on, l'une des
plus brillantes qu'aura données cette société.
L'administration s'est imposée de grands sacrifi-
ces, pour satisfaire complètement les abonnés.
Elle s'est assurée le concours d'artistes de grand
mérite, tels que Mlle Dyon-Baumer, cantatrice ;
M. Guillot, artiste de la Renaissance, Paris ;
M. Anthoni, ténor solo du théâtre de la Monnaie.

concert vocal et instrumental, à ses membres
honoraires.

Voici le programme :
PRÉMIÈRE PARTIE : Fanfare Delattre, Marche
aux Flambeaux, V. Delannoy ; M. Doudeyne,
grand air d'Herold, Massenet ; M. Rozin,
caprice pour piano, N. Rubinstein ; Mlle Godart,
air de la Vierge du Régiment, Donizetti ; M. Bailly,
fantaisie pour violon, Bubini ; M. Titz, chanson-
nette, xx.

DEUXIÈME PARTIE. — Fanfare Delattre. Ou-
verture d'Obéron, Weber ; MM. Bailly, A. Cava-
telle pour violon, Kaff ; M. Marthe, romance pour
violon, T. Gard ; M. Doudeyne, air de Trouvère,
Verdi ; A. Kozul, Priser, pour piano, F. Liszt ;
Mlle Godart, valse de Mireille, Gounod ; M. Titz,
chansonnette, xxx.